L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 16 JUILLET 1895.

DERNIERE HEURE.

Nouvelles du Mexique.

Presse Associée.

Mexico, 15 juillet—De Huenetenango, sur la frontière du Guatémala, arrive la nouvelle d'une grande excitation au sujet des exigences de la Commission de délimitation de ce pays, qui déclare que les lignes fixées par le Mexique ne sont pas justes, et que le Guatémala a été dépouillé de milliers d'acres de territoire. Le *Gil Blas*, dans son numéro de demain, dira que les Mexicains ont été plus maltraités dans le Texas.

Un certain nombre de fabricants américains et européens ont déjà retenu des places à l'exposition qui doit s'ouvrir l'année prochaine.

Les malles de l'Amérique Centrale éprouvent beaucoup de retard.

Attaque contre M. Stambouloff.

Presse Associée.

Sofia, Bulgarie, 15 juillet—M. Stambouloff, ancien premier ministre de Bulgarie, en revenant du club Union ce soir, en compagnie d'un collègue, M. Petcoff, a été attaqué par quatre individus armés de revolvers et de couteaux. M. Stambouloff a reçu plusieurs blessures à la tête et a perdu beaucoup de sang ; son état est très grave.

Les assaillants se sont précipités vers la voiture et ont forcé le cocher à s'arrêter. Le domestique de M. Stambouloff a déchargé son revolver mais n'a pas atteint les assassins. M. Stambouloff est aussitôt sorti de la voiture, et un coup de couteau lui a presque détaché une main.

Il a essayé de s'enfuir, mais d'autres coups de couteau et des balles de revolver l'ont fait tomber sur le pavé, où les assaillants ont déchiré à coups de couteau l'autre main de l'ancien ministre.

M. Petcoff est arrivé à son secours, mais il a été également frappé. M. Petcoff a déclaré ensuite qu'il a vu les gendarmes s'enfuir avec les assassins.

Plus tard—Une dépêche au *Times* de Londres annonce que les deux mains de M. Stambouloff ont été amputées.

Au Salvador.

Presse Associée.

San Salvador, 15 juillet—L'animosité contre le gouvernement est à son comble à San Salvador. La nuit dernière, quatre des policemen qui gardaient le Palais ont été trouvés assassinés.

Plusieurs autres meurtres sont annoncés, et on s'attend à une révolution d'un moment à l'autre. Les troupes sont constamment tenues sous les armes, et un certain nombre d'officiers, de la fidélité desquels le président Gutierrez doutait, ont été rayés des cadres hier.

Le général Rivas a fait dire à la capitale que si ses plans sont contrecarrés, il marchera avec les Indiens Caputepeque. C'est un fait bien connu que Gutierrez ne luttera pas avec le général Rivas, mais il a déjà annoncé que le général Regalado sera placé à la tête de l'armée.

Les élections anglaises.

Presse Associée.

Londres, 15 juillet—Les résultats connus cette nuit indiquent l'élection de 251 Conservateurs, de 21 Libéraux-Unionistes, de 23 Libéraux, de 4 Parnellistes, de 4 Mac Carthystes et d'un député-ouvrier.

Marchés Divers.

Paris, 15 juillet, 2 p. m.—La rente 3 pour cent est cotée à 101 francs 80 centimes à compte.

Londres, 15 juillet —Consolidés au comptant 107 9/16 ; à terme 107 5/8.

Liverpool, 15 juillet,—Coton spot—Demande modérée.

Ventes 8,000 balles, dont 300 pour la spéculation et l'exportation, y compris 7,400 américain. Recettes 2,000 balles, dont 180 coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture, fermés et stable à la clôture.

Livraison en juillet 3 42/64, juillet et août 3 42/64, août et septembre 3 43/64, septembre et octobre 3 45/64, octobre et novembre 4 44/64, novembre et décembre 3 47/64, décembre et janvier 3 48/64, janvier et février 3 49/64, février et mars 3 48/64, mars et avril 3 52/64.

Tenders 200 balles nouveaux registres et 100 balles anciens.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

FAITS DIVERS.

Nouvelle-Orléans, 16 Juillet 1895.—Indications: pour la Louisiane: Temps généralement beau avec averses possible ; vents du sud-est.

Température du 15 juillet 1895.
Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	82	28
Midi	96	32
3 P. M.	96	32
6 P. M.	94	31

TRIBUNAUX.

Cour Civile de District.—Les successions suivantes ont été ouvertes :

Alice Heins, Alexandre Bonneval, Emile H. Rosenfeld, Dr Wm. E. Schupert, C. B. Penrose, Carrie Schaeffer, M. A. Baccich vs F. D. Ircheviсh et Cie—action en recouvrement de $278.17 sur un compte-courant.

John I. Adams vs Jno B. Walsh—possession de biens.

Première Cour de Police Correctionnelle.—Chas. Cooney, Hy Martin, Ed. Carter, St-Clair Miller, Jas. Sutton, Clarence Cooney et Me e Tanner—jeux illicites ; $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Maria Williams, Tim Desmore, Birdie Taylor, Jas. Beard, John Fisher, J. C. Trinchard et Wm Cain—bataille et bris de paix ; $10 d'amende ou 30 jours de prison.

Maria Curtis, John Jones, Malisa Jones—bataille ; $5 d'amende ou 10 jours de prison.

Willie Swanson, Robt. Williams, Geo. Minor, Wm Alexander—allures suspectes ; $25 d'amende ou 30 jours d'emprisonnement.

Chas. Coltraro, Jerome Vives John Crimen et Fred. J. Leland—violation de la loi du dimanche ; $250 de caution.

Deuxième Cour de Police Correctionnelle.—Hy. J. Ryder et J. Knoblock—ivresse et bris de paix ; $5 d'amende ou 30 jours de prison.

Cecile Dugan, F. F. Johnson, Geo. Mason, Bulah Landry, Ophelia Washington, Katie Prados, Rosa Lusy, Louisa Gaines, Sissy Mallard, Julia Jordan, Charlotte White—ivresse, langage obscène et allures suspectes ; $10 d'amende ou 30 jours d'incarcération.

Mme M. Cornell et Mme J. Joint—bris de paix et insultes ; $100 de caution.

R. Dansereau—violation de l'acte 166 ; $500 de caution.

F. J. Dennison, Paul Milliet, J. M. Senac, A. Paterno, Emile Raimbaut, Victor Monlezun, Lawrence Dittman, Louis Milliet et Chas Von Froeboen—violation de la loi du dimanche ; $250 de caution.

A Port Eads.

Port Eads, 15 juillet, six heures du soir. Vent du sud-ouest—temps clair et chaud.

Arrivés :

A onze heures 30 la nuit dernière, steamship El Rio, de New York, au Southern Pacific.

A quatre heures du matin, steamship Whitney, de la Havane ; au Southern Pacific.

A cinq heures du matin, steamship Albert Dumois, de Port Limon ; à J. L. Phipps et Cie.

Steamship portugais Dona Maria, de Lisbonne ; à Babet frères et Cie.

A cinq heures et demie du matin, steamship anglais Tuscan Prince, de Tampa ; à Chas. Stoddard et Cie.

A huit heures 15 du matin, steamship Stillwater, de Puerto Cortez par voie de Livingston et Belize ; au Royal Mail.

A quatre 40 du soir, steamship Gussie, de Bluefields ; au Southern Pacific.

Base Ball.

New Orleans, 10 ; Little Rock, 2.
Atlanta, 10 ; Nashville, 5.
Brooklyn, 5 ; Louisville, 0.
Boston, 12 ; Cincinati, 9.
New York, 13 ; St-Louis, 7.
Chicago, 16 ; Philadelphie, 8.
Chattanooga, 4 ; Evansville, 3.
Montgomery, 10 ; Memphis, 5.

NOUVELLES A LA MAIN.

John Stare, un enfant de 8 ans, a fait hier matin à l'angle des rues Carrollton et Hampson la rencontre d'une femme de couleur, qui lui a enlevé une somme d'argent qu'il avait en main. Le signalement de la femme a été donné à la police. Johnny, bien que tout jeune, se rendait utile à sa mère dans cette circonstance : il était porteur d'un message, ou faisait, comme on dit communément, une commission.

—A sept heures et demie hier matin, un Italien nommé Salvadore Grego est accidentellement tombé de son escalier, à l'angle des rues Jackson et Rousseau, et s'est grièvement blessé à la tête. Il a reçu les soins du Dr Stevenson.

—Un Italien nommé Patricio Modesto Vidol, âgé de 24 ans, un matelot de l'équipage du steamer Navarre, amarré à Southport, s'est accidentellement noyé samedi soir en tombant dans le fleuve. Son corps n'a pas encore été retrouvé.

—Thos. Crosby, un garçon de 12 ans, en traversant l'intersection des rues Robin et Annonciation, hier matin, a été renversé et écrasé par un wagon que conduisait un nommé Geo. Michler. Après avoir reçu les soins des étudiants de l'hôpital, l'enfant a été transporté chez ses parents rue Livaudais, No 6.

Michler a été arrêté quelques instants après, par les agents Miller et Johnson, qui l'ont conduit au poste du septième précinct.

—Un voleur s'est introduit, hier matin, dans la résidence de Geo. W. Martin, au No 1120 rue Enghein, et y a fait main basse sur du linge et des bijoux d'une valeur de $28.

—Lucien Charles, un homme de couleur demeurant rue Ste-Anne, près de Tonti, en travaillant hier matin, à la construction d'une bâtisse à l'angle des rues Claiborne et St-Pierre, est tombé d'une hauteur d'environ 25 pieds. Il a eu la jambe gauche fracturée et a reçu de graves blessures à la tête. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

—M. P. J. Jallans, se rendait en buggy au "City Park," dimanche après-midi avec sa famille, lorsqu'arrivé sur le chemin de la Métairie près de la rue Alexandre, les roues du véhicule se sont enfoncées dans un trou et M. Jallans a été précipité à terre. Il n'a heureusement reçu que de légères meurtrissures. Les dommages causés au buggy sont d'environ 15 dollars.

LE 14 JUILLET 1895.

Au Bénéfice de l'Ecole Française.

Grande foule.

Brillant succès.

Oh! le soleil du 14 Juillet que l'on nous avait dit éclipsé, ou tout au moins obscurci ! Avant-hier, il nous est apparu dans toute sa splendeur ; et disons qu'il a puissamment contribué au succès de la fête.

Ce succès est attribuable à bien des raisons : d'abord, la troisième République va entrer, le 4 septembre prochain, dans sa vingt-cinquième année et célébrer ses noces d'argent.

Ensuite, l'année actuelle est le centenaire de la création de la plupart des grandes institutions de science, d'art et d'enseignement qui sont la plus grande gloire de la convention, dans la seconde époque de son existence.

Enfin, ici, à la Nouvelle-Orléans, la Société du 14 Juillet vient de fonder une Ecole Gratuite de Garçons, et c'était précisément au bénéfice de cette école que se donnait la fête. Il y avait là plus de motifs qu'il n'en fallait pour intéresser la population et l'engager à se porter en masse aux Fair Grounds.

Donc, succès complet. A partir de trois heures de l'après-midi, la foule n'a pas cessé d'encombrer les cars électriques et autres qui conduisent aux Fair Grounds et jusqu'à neuf heures du soir, le contrôle n'a pas cessé de distribuer des billets d'entrée.

Depuis quatorze ans, bon nombre de Français du deuxième district surtout ceux des rues de Chartres, Royale et Bourbon ont, à cette occasion, l'excellente habitude de pavoiser les balcons de leurs résidences ou de leurs magasins. Ils n'y ont pas manqué, cette année. Nous avons remarqué, dès samedi soir, de nombreux drapeaux dans les trois rues sus-nommées.

Citons les principales maisons pavoisées : rue Royale, la pharmacie Griffo, les maisons Rivoire et Castel ; rue Dumaine, l'Ecole Française, brillamment pavoisée avec grand écusson aux armes de la République Française ; rue Royale encore, la pharmacie Castaing, l'Orphéon Français, les maisons Sahuque, Cabaniol, Antoine, Alciatore, Buisson.

Rue de Chartres, la maison Bouvier, les bureaux du *Franco-Louisianais* et de l'*Abeille*.

N'oublions pas de citer rue Bourbon les quatre ou cinq établissements qui avoisinent l'Opéra Français, et qui ne manquent jamais de se pavoiser ce jour-là.

AU CONSULAT.

Depuis plusieurs années, c'est au consulat de France que se donne le premier rendez vous le 14 Juillet.

Avant-hier, la réception a eu lieu à 2 heures précises. La réunion était nombreuse : nous y avons remarqué de nombreux membres de la Société du 14 Juillet, en tête desquels le Président Romain Sénac, et le secrétaire Emile Rivoire, MM. C. André, Numa Augustin, Breton, du Comptoir National d'Escompte de Paris ; Guy Percy. Là se trouvait aussi les officiers de l'Ordre des Patriotic Sons of America.

Plusieurs toasts ont ont été portés comme à l'ordinaire ; puis la Société s'est rendue en corps sur les terrains de la fête, aux Fair Grounds.

A trois heures, lors de notre arrivée, il y avait déjà une assez grande foule aux Fair Grounds. Le grand amphithéâtre était encombré de spectateurs désireux d'assister aux courses.

Tous les efforts des organisateurs se sont concentrés sur le Pavillon de "l'Ecole Française des Garçons." C'était une immense tente élevée entre les vastes bâtisses qui s'étendent à droite et à gauche de l'entrée principale. Elle est surmontée d'un frontispice au milieu duquel un énorme cartouche portant cette inscription : Pavillon de l'Ecole Française des Garçons.

Toute l'entrée était peinte en similimarbre blanc est flanquée de deux tourelles également en simili marbre.

Dans ce pavillon, une vaste buvette, tenue par des demoiselles, de nombreuses tables et, d'un côté, exposition d'objets par containes, lots de tombola.

La salle du bal était décorée avec goût.

Les courses ont commencé assez tard. Les juges étaient MM. W. Miller, A. M. Aucoin, W. C. Uniacke.

Marqueurs du temps—MM. Frank Lamothe, W. McQuaid et J. T. Brady.

1re course—Libre, au trot et à l'amble, deux sur trois, attelé. Prix, $125 ; $90 au 1er ; $25 au 2me, et $10 au 3me.—Fergustine, à M. Millimon, a gagné les deux premières épreuves et a été déclaré gagnant. Pygmalion, à M. J. Davis était second.

2me course—Pour chevaux trottent et allant à l'amble de la classe de trois minutes. Prix $100 : $65 au 1er ; $25 au deuxième et $10 au troisième. Paris, 1er ; Fly, second ; les autres concurrents disqualifiés.

3me course—Pour chevaux de moins de quatorze mains de taille. Prix $15 ; $10 au premier et $5 au second. Nellie S. a gagné la course du demi-mille en 1 minute et deux secondes 1/2 ; Ratcatcher était deuxième et Peek-a boo troisième.

4e course—Course de chevaux de laitiers devant être conduits par des hommes de ce métier. Prix $15 ; 10 au premier et 5 au second. John L. 1er ; Fanny Washington 2e ; Bismarck, nulle part.

Les deux autres courses du programme n'ont pas eu lieu, le nombre des inscriptions n'étant pas suffisant.

A cinq heures, l'orchestre exécute la "Marseillaise". C'est le signal de l'arrivée du Consul. Il est entouré de son chancelier, des officiers du consulat, de quelques invités officiels tels que le maire de la Nouvelle-Orléans, des officiers de la Société du 14 Juillet et des membres de l'ordre des "Patriotic Sons of America". A cet instant, tout le grand amphithéâtre est littéralement encombré. Il est à peu près impossible de s'y mouvoir. Sur le premier banc on remarque une cinquantaine de garçonnets de six à sept ans à treize ou quatorze. Ce sont les élèves de l'école gratuite à qui l'on va distribuer les prix qu'ils ont mérités pendant l'année.

M. Sénac se lève et prononce le discours suivant, interrompu par les applaudissements :

Monsieur le Consul de France,

Mesdames et Messieurs,

C'est avec un vrai bonheur que je me retrouve encore cette année parmi vous comme Président de la Société Française du 14 Juillet, parce qu'il s'agit cette fois non seulement de présider la fête nationale de notre chère France et de commémorer solennellement l'ère glorieuse de la liberté des peuples, mais de vous présenter une œuvre vraiment patriotique et digne en tout point de l'intérêt et du respect universels. Cette année-ci nous avons été à même de réaliser le but vers lequel tendaient anxieusement depuis cinq ans les efforts de la Société du 14 Juillet, c'est-à-dire la fondation de quelque œuvre de bienfaisance publique, soit un asile pour vieillards et orphelins ou bien une école française gratuite. Nous nous sommes arrêtés à ce dernier projet, comme étant le plus urgent et le plus rationnel, et voici environ cinq mois que l'école gratuite du 14 Juillet est un fait accompli, établi, et que ses succès justifient chaque jour les espérances de ses fondateurs. Nous avons maintenant des raisons sérieuses de compter sur la réalisation de notre désir le plus cher qui est de ne pas laisser s'éteindre en ce pays d'origine si éminemment française notre langue aimée, aux tendresses exquises et aux finesses sans égales. Pour arriver à ce but, nous avons décidé, comme on le sait, que l'Ecole serait ouverte aux enfants de toutes les nationalités, à la seule condition que l'étude du français y primerait sans cependant négliger la langue anglaise dont la connaissance est absolument indispensable dans ce pays auquel appartient la postérité de notre Colonie Française. Nous nous sommes assuré la coopération de l'Alliance Française pour cette œuvre de propagation de la langue des Dantons et des Mirabeau, dont les accents auront un écho sonore à travers les siècles et dans toutes les consciences fières et indépendantes. Quel homme oserait jamais perdre courage au souvenir de cette France ressuscitée, plus robuste dans son adolescence nouvelle que dans sa caduque virilité d'auparavant ! Que nos enfants s'en souviennent et enseignent à leur tour ces grands exemples à leur génération ! Bien des Présidents viendront après moi, je l'espère Mesdames et Messieurs, célébrer la gloire de la France et vous rappeler ses droits à l'admiration et à la reconnaissance de l'humanité ; mais nul ne pourra éprouver une émotion plus profonde que celle qui fait battre mon cœur aujourd'hui, en vous présentant l'Ecole Française gratuite du 14 Juillet, à la fondation et aux progrès de laquelle j'ai eu le bonheur d'assister et de contribuer comme Président de la Société. Je ne vois rien à désirer au delà de cette jouissance sans mélange, que rien ne pourra jamais ni altérer ni égaler.

Je termine en vous demandant, à tous ici présents, de vous souvenir du noble but de l'Ecole du 14 Juillet, qui est de faire de ses enfants de vrais hommes sans peur et sans reproche ; et je sais qu'en vous le signalant il est impossible que je n'obtienne pas pour cette noble institution l'appui spontané et puissant qu'elle mérite, sans avoir besoin de le solliciter.

—Il me reste maintenant à m'acquitter de la partie la plus agréable de ma tâche, en présentant les remerciments chaleureux de la Société Française du 14 Juillet, d'abord aux dames qui ont si puissamment contribué au succès de notre fête par leur zèle et leur tact ; et ensuite à Messieurs les membres du Comité qui se sont employés sans relâche et si intelligemment à lui donner l'éclat qu'elle a aujourd'hui. Nos remerciments les plus sincères également à ceux dont les dons généreux et spontanés ont tellement contribué à la réussite de notre fête. Nous présentons également l'expression de notre profonde reconnaissance à la presse en général, pour l'appui constant qu'elle a bien voulu nous prêter ; et nous pouvons assurer, du fond du cœur, que jamais nous n'oublierons la chaleur qu'elle a mise à nous aider, dans leurs colonnes aussi sympathiques qu'influentes.

M. le Consul de France prend ensuite la parole et se livre à une brillante improvisation.

"J'éprouve une profonde satisfaction, a-t-il dit, de voir à la Nouvelle-Orléans se manifester un si grand enthousiasme, à l'occasion de cette fête patriotique française.

La Nouvelle-Orléans doit beaucoup à la France, à la colonie française qui s'y est établie. Cette population est toujours restée fière de son origine ; elle maintient avec respect, avec vénération les traditions de la mère-patrie, et sait mêler ce culte à celui de la patrie d'adoption. Si elle aime l'Amérique, elle n'en aime pas moins la France. Les Français, honnêtes, travailleurs amis de l'ordre comme ils le sont, ont toujours été estimés et aimés des populations américaines.

A la Nouvelle-Orléans, surtout, la fête du 14 Juillet a été depuis nombre d'années célébrée avec éclat ; mais les Français ont voulu la rendre de quelque utilité à la population et la faire contribuer à la fondation et à la prospérité d'une institution d'enseignement. En cela, ils ne font que suivre les traditions du pays natal où comme on le sait, l'enseignement est non seulement libre, mais obligatoire. Sous ce rapport comme sous bien d'autres la France a toujours marché à la tête des grandes nations. C'est donc une idée essentiellement française qu'a appliquée la société du 14 Juillet en fondant une école gratuite pour les garçons. Dans cette école on enseigne aux enfants non seulement la langue française et l'histoire de la France, mais on leur apprend à respecter la mère-patrie, à en conserver religieusement les traditions, et l'on ne néglige rien pour en faire d'honnêtes gens, des hommes dignes de se réclamer Français.

M. le Consul a fait ensuite une brève revue des événements qui ont eu lieu pendant l'année qui vient de s'écouler.

L'an dernier, à pareil jour, nous étions encore sous le coup de l'émotion produite dans le monde entier par l'assassinat du Président Carnot. Depuis lors, deux présidents ont été nommés. La transmission du pouvoir s'est faite dans le calme le plus parfait.

Le Consul termine en remerciant les organisateurs de la Fête et les comités de dames qui ont bien voulu prêter leur précieux concours en la circonstance.

L'honorable Fitzpatrick, maire de la Nouvelle-Orléans, prend ensuite la parole.

Il s'étend longuement sur l'importance de la Prise de la Bastille et sur les conséquences de cet événement non seulement pour la France, mais pour beaucoup d'autres nations.

La France célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la déclaration des grands principes de liberté et du gouvernement du peuple par le peuple sur lesquels repose toute démocratie moderne. Ces principes, le peuple américain les chérit aussi, il les vénère ; ils sont sacrés à ses yeux.

Les deux pays se trouvent donc liés entr'eux par la communauté des idées, des institutions.

Il y a de grands rapports entre le 14 juillet 1789 et le 4 juillet 1776. Des deux côtés on poursuivait un but semblable : la conquête de la liberté et de l'indépendance.

C'est surtout à la Nouvelle-Orléans, où il y a tant de Français et de descendants de Français que l'on comprend cette similitude d'idées et d'institution. Aussi y prend-on une large et ardente part aux fêtes qui ont pour objet de célébrer l'anniversaire des événements qui ont fait la France grande, forte, respectée et surtout libre et maîtresse de ses destinées comme le peuple américain.

C'est incontestablement à l'Orphéon que revient le plus grand honneur de la fête.

Nous ne pouvons adresser que des éloges aux trois chœurs patriotiques exécutés avec autant d'entrain que de correction, par tous les membres de cette excellente société chorale—une quarantaine de chanteurs—sous la direction du prof. Richard.

Nous devons une mention particulière à "La Marseillaise" de M. Fonteyne et surtout au "Chant du Départ" de M. Maumus. Voix éclatante, généreuse, émission franche, en dehors, diction nette, distincte, bon sentiment dramatique et musical ; en un mot, tout ce qui, aux yeux des rares gens qui s'y connaissent, constitue le vrai chant.

DISTRIBUTION DES PRIX.

Après les discours que nous venons de citer a eu lieu la distribution des prix aux élèves de l'école gratuite de garçons.

C'est M. Rivoire, secrétaire de la Société du 14 Juillet, qui a fait l'appel des noms des lauréats et le consul luimême a remis les prix aux enfants.

Rapport du Comité d'Inspection de l'Ecole.

Messieurs,

Votre Comité d'Inspection de l'Ecole a l'honneur de vous soumettre le rapport suivant :

Le livre d'admission des élèves justifie que 43 demandes nous ont été adressées depuis la création de l'école.............43

Le nombre total actuel des élèves étant de..38

Il y a diminution de..........5

Provenant de : 1° Les deux frères Pego, qui n'ont jamais paru. 2° Lemon, renvoyé pour indiscipline. 3° Enfin les élèves Born et Hountha, qui n'ont paru que quelques jours.

Les 38 élèves constituant l'école, se divisent en deux classes : La 1re comprend les élèves les plus avancés (3 sections)..........17

La 2me classe primaire (respectifs)..........21

Total..........38

Nous avons inspecté avec soin, par examen oral et compositions écrites, tous les enfants de ces deux classes, et appréciant les progrès et le mérite de chacun, nous vous proposons, d'accord avec M. Puyau, le principal de l'école, et Mlle Ferry, professeur de la classe primaire, les récompenses suivantes :

Première division—1er prix d'application, M. Appley ; 1er prix de sagesse, J. Souillard.

Arithmétique—1er prix L. Doucet ; 2me prix, J. Esparros ; 3me prix, F. Dutrey.

Ecriture—1er prix, J. Esparros ; 2me prix, Paul Destor.

Grammaire française—1er prix, H. Doucet ; 2me prix, L. Doucet.

Histoire de France—1er prix, L. Doucet ; 2me prix, H. Doucet.

Géographie française—1er prix, H. Doucet.

Lecture—1er prix, H. Doucet ; 2me prix, M. Appley.

Grammaire anglaise—1er prix, Louis Doucet ; 2me prix, Jules Souillard.

Lecture anglaise—1er prix, Louis Doucet ; 2me prix, Marshal Appley.

Histoire des Etats Unis—1er prix, L. Doucet ; 2me prix, J. Souillard.

Géographie—1er prix, J. Souillard.

Deuxième Division—1er prix de lecture, G. Laraple ; 2me prix, L. Serenne.

Seconde Classe, ou Primaire—1er prix de lecture et d'élocution, Albert Marès ; 2me prix, S. Lacoste.

1er prix d'application—Alexandre Jamonneau ; 2me prix, Henri Marchand.

1er prix de sagesse—Francis Jacob ; 2me prix, Laurent Serenne.

Après notre inspection nous avons annoncé aux élèves que les vacances étaient ouvertes jusqu'au 14 septembre prochain, et que sous la conduite de leur principal, ils seraient amenés aux Fair Grounds Dimanche prochain, 14 juillet, pour la distribution des prix, ainsi qu'il est dit à l'Art. 10 des règlements de l'école.

Nous ne terminerons pas ce rapport, Messieurs, sans vous demander de vous joindre à nous, pour remercier comme il le mérite M. F. Puyau, directeur de notre école, du dévouement dont il nous a donné des preuves journalières pendant l'exercice qui vient de se terminer, et sans féliciter Mlle Ferry, professeur de la 2me classe, pour la patience avec laquelle elle a dirigé nos jeunes et turbulents pupilles.

Nouvelle Orléans, 13 juillet 1895.

L. P. BOUBY, Président.
J. B. SOUILLARD.
S. LEONARD.

La nombreuse assemblée s'est alors dispersée et chacun s'est plu à visiter les différentes buvettes établies soit à l'entrée des Fair Grounds, soit sous les énormes chênes verts qui en sont un des plus beaux ornements. A chacune de ces buvettes était attaché un véritable essaim de demoiselles.

A la buvette de "Paris" se trouvaient Miles Haydel, C. Lestrapes et Mlles F. Reed, E. Rouyer, M. Aubry, A. Rouyer, Audiffred, C. Meyer et Mmes A. Dussel et M. Butler.

Un peu plus loin, le village de "Marseille" tenu par Miles L. Domecq, C. Domecq, A. Gouzeve, E. Kirsch, C. Delery, R. Delery, A. Rouyer et Tognoni.

Sous le hangar destiné aux paris pour les courses avaient été installés un restaurant et une buvette tenue par Miles Puig, V. Cressy, F. Delery, F. Kountz, L. Aubry et G. Casey.

Sous le Pavillon de l'Ecole des Garçons, la présidente du comité de la tombola était Mme J. Numa Augustin, assistée de Mme A. Morin et des demoiselles C. et P. Delery. La buvette était tenue par Mmes R. Sénac, C. Manuel, R. Miller et Miles S. Cressy, Olivia Charney, A. Hatrel et L. Lacoste.

La lumière électrique après s'être fait assez longtemps attendre, a éclaté tout à coup et a inondé les Fair Grounds. La foule s'est alors portée vers les deux bals qui se donnaient, l'un dans la salle ordinaire de danse ; l'autre, sur la plate-forme rotonde qui est située au bord de l'allée des chênes verts.

Le feu d'artifice a été superbe ; deux des pièces les plus admirées ont été un drapeau de 400 pieds de longueur, et de la reproduction, côte à côte, des deux Présidents actuels des Républiques française et américaine : MM. F. Faure et Cleveland.

Le tout a complètement réussi et a provoqué bien des applaudissements.

Il était dit qu'à cette fête tout réussirait, et que tout le monde reviendrait satisfait, excepté, toutefois, ceux qui eussent voulu danser jusqu'au jour et qui n'en ont été empêchés que par le départ des musiciens.

Encore une fête très belle et très réussie du 14 Juillet. Ce n'est pas la première, et ne sera pas non plus la dernière.

Distribution de secours à l'Union Française.

L'Union Française a, comme toujours, célébré à sa manière la fête nationale. Nous voulons dire, en faisant aux indigents français une distribution exceptionnelle de secours.

La distribution a commencé dimanche, à huit heures du matin. Cent trente-sept personnes étaient inscrites. A dix heures, tout ce monde était expédié.

C'est une intéressante collection que celle de ces débris de la colonie française. Ce sont, pour la plupart, des vieillards des deux sexes qui ont vu des jours meilleurs dans leur jeunesse ou dans la maturité de leur vie. Plus tard, un vent de malheur a soufflé sur toutes ces existences, et voilà ces pauvres gens réduits à tendre la main !

A leur attitude hésitante on voyait qu'ils n'y étaient pas habitués. C'est ce qu'on appelle des pauvres honteux, auxquels l'amabilité des directeurs donnait du courage. Certaines aumônes demandent à être faites délicatement, sans froisser la légitime dignité de ceux qui les reçoivent.

C'est depuis la création de la fête nationale que l'Union Française a institué cette distribution annuelle. Dès la première célébration, elle voulut que les plus pauvres pussent participer à la réjouissance générale. Elle savait qu'en France on ne manque jamais de procéder ainsi, et elle a imité la mère patrie, qu'elle représente par sa mission.

Dans les premiers temps, pour suffire à cette dépense, elle faisait à ses amis un appel auquel ils répondaient libéralement. Puis, le comité de la fête nationale prit à sa charge les frais de la distribution. A l'heure qu'il est, l'Union Française puise dans ses propres ressources les moyens de la faire,—sans rien retrancher de ses secours mensuels ordinaires. Pour y parvenir, elle s'impose gaiement un sacrifice assez lourd. Cette fois, particulièrement, elle a sensiblement augmenté le chiffre des subsides alloués, les personnes inscrites étant plus nombreuses que d'habitude. Elle a, de plus, ajouté un don fait par une bienfaitrice des pauvres—don qui se renouvelle chaque année....

Il y a une quinzaine de jours, la Société faisait à ses élèves une distribution de prix pour les récompenser de leurs progrès dans la langue française. Dimanche dernier, elle en faisait une autre, en argent, à ses compatriotes (qu'elle aide, pour la plupart, toute l'année) pour leur rappeler que, de loin ou de près, la protection maternelle de la France ne les abandonne jamais.

Voilà deux œuvres patriotiques qui devraient valoir à l'Union Française les sympathies du public et augmenter considérablement le nombre de ses membres.

Nous allions oublier de mentionner que cinquante bouteilles de vin ont été envoyées aux vieillards des Petites Sœurs des Pauvres. C'est une coutume vénérée à laquelle l'Union Française reste toujours fidèle.

Le 14 Juillet à Mandeville.

Partout où quelques Français ont élu domicile, la glorieuse fête nationale du 14 Juillet est célébrée. Ceux de Mandeville n'y ont pas manqué, et les trois couleurs de France flottaient à plusieurs des maisons de cette charmante villette des bords du lac Pontchartrain.

MM. J. B. Baudot et Frappart se sont particulièrement distingués et ont voulu fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille par des salves dont les détonations ont réjoui la population de Mandeville.

On y a aussi dégusté d'excellents dîners préparés spécialement en l'honneur de la France ; ceux de l'*Abeille* qui ont eu la bonne fortune de faire le voyage en savent quelque chose.

La fin du monde.

Il y a une dizaine d'années, un astrologue allemand, professeur à l'Université d'Iéna, prédisait la fin du monde pour 1897. Dans un long mémoire nouvellement publié, ce savant confirme sa prédiction. La cause de ce cataclysme universel sera l'intensité de la chaleur.

Une comète, qui a déjà visité notre système planétaire en 1865, en 1875 et en 1880, s'approchera si près de la terre, en 1897, que toute vie animale et végétale sera détruite à sa surface.

Espérons qu'il en sera de cette prédiction sinistre comme de toutes celles qui l'ont précédée et que l'an 1897 se passera sans bouleversements.... au moins terrestres.

Les arrimeurs mis sous caution.

MM. Evans, Henriquez et Dunn, les avocats de la défense dans l'affaire des arrimeurs, ont demandé hier au juge Moïse de fixer un caution pour les 26 hommes incarcerés depuis plusieurs mois, sous l'accusation de participation aux désordres de la levée, le mois de mars dernier.

Le juge Moïse a accordé la demande et a fixé la caution à $2,000 pour ceux qui sont accusés de meurtre, et à $1,000 pour ceux contre lesquels on ne relève que l'attaque à main armée, avec intention de meurtre.

Les prisonniers ont appris avec joie cette bonne nouvelle.

Ils n'éprouveront sans doute aucune difficulté à trouver des amis qui signeront les cautions.

Succession de M. Penrose.

La succession de M. Clément B. Penrose, dont les circonstances de la mort tragique, sont encore présentes à la mémoire de tous, a été ouverte hier matin à la Cour Civile de District. Le défunt laisse à sa femme et ses enfants tous les biens qu'il possède, et nomme son frère Geo. B. Penrose, exécuteur testamentaire.

Tentative d'assassinat.

Un fermier du nom de Frank Gilmore est arrivé à la Nouvelle-Orléans, hier matin par un train de l'Illinois Central, et a été immédiatement transporté à l'hôpital. Il souffrait de graves blessures au côté gauche et aux bras, reçues ces jours derniers, dans la paroisse Livingston en Louisiane.

Il déclare avoir été assailli par Hy et Geo. Schroeder qui, après lui avoir tiré plusieurs coups de révolver, se sont enfuis, le croyant mort. Le Dr Bloom en examinant le blessé a déclaré son état grave.

L'affaire Thompson ajournée.

Le procès de Abe Thompson, l'homme de couleur, accusé du meurtre de Buddy Mitchell, a été renvoyé, par le juge Moïse, à vendredi prochain, à cause de l'absence de plusieurs témoins importants.

Aux superstitieux.

Le 2 juillet dernier est mort à Paris, rue des Chamaillards, un vieillard de soixante-*treize* ans, M. Francis Padoux. Né le "13" février 1822, M. Padoux fit son service militaire au "13e" léger. Il se maria un vendredi "13" et eut "13" enfants ; et enfin, remarquez-le bien, son prénom et son nom sont formés de "13" lettres.

Qui osera dire maintenant que le chiffre "13" n'est pas un chiffre fatidique ?

Noyé.

Peter Kelly, domicilié rue St-Claude, 556, s'est accidentellement noyé, dimanche après-midi, en se baignant dans le lac, près du Canal du Peuple.

Isidore Leblanc et Paul Zimmerman qui se trouvaient avec lui, ont rapporté le fait à la police.

Tentative de suicide.

Mary Martin, femme de couleur, âgée de 52 ans, a attenté à ses jours, hier après-midi, à sa résidence rue Bienville, 1546, en absorbant une dose de sel de soude. Les étudiants de l'hôpital ont réussi à lui faire rejeter le poison.

Un télescope géant.

On termine en ce moment, à Iéna, la construction d'un télescope monstre qui sera exposé prochainement à Berlin, par les soins de MM. les professeurs Abbe et Schott.

Le diamètre de l'objectif—soixante-quinze centimètres—est sensiblement supérieur à celui du grand télescope qui est à Strasbourg.

Quant à la longueur du nouvel instrument, elle atteint vingt et un mètres, dépassant de quatre mètres celle du fameux télescope de l'Observatoire de Lick, en Californie.

Le télescope Abbe et Schott sera donc le plus grand qui ait jamais été construit.

Tombé d'un Char.

Un inconnu, revenant du lac dimanche soir, est tombé du train à l'angle des rues Canal et Tonti.

L'ambulance a été immédiatement appelée et le blessé a été transporté à l'hôpital où les étudiants ont reconnu une fracture du crâne.

Hier soir, à l'heure où le représentant de l'*Abeille* s'est rendu à l'hôpital, l'individu n'avait pas encore repris connaissance.

Neuf jeunes filous arrêtés.

Les détectives Rainey et Roche ont arrêté hier après-midi neuf gamins âgés de 9 à 14 ans, nommés Thos. et Chas. Diamond, Willie Hudson, Cleveland Craven, Troy Ross, Joseph Michael, Frank Bossey, James Casey et Arthur Brittanecker.

Ces jeunes gens étaient accusés de vol par un nommé Wm Moran, qui se plaignait de la disparition d'une boîte contenant environ 5 dollars de marchandises.

Ils ont comparu devant le recorder Kiernan ; Casey, Michael et Brittanecker ont été envoyés à la Maison de Refuge ; les autres ont été acquittés.

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

FEUILLETON.

No 66 Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

DEUXIÈME PARTIE.

XVI

MIRACLE D'AMOUR.

(Suite.)

—Je ne.... peux pas !.... Je ne peux pas !....

Son orgueil bouillonnait dans une dernière convulsion.

—N'aurais-je pas dû mourir tout simplement ! murmura-t-elle tout à coup.

Mais l'empreinte que la religion avait laissée en elle était trop grande pour qu'elle s'arrêtât sérieusement à la pensée du suicide. Et d'ailleurs, le suicide, était-ce une solution digne d'elle ?.... Encore une lâcheté !

L'unique solution, c'est que le miracle qu'elle eût jugé impossible autrefois devait s'accomplir jusqu'au bout, que l'amour, vainqueur de la religion, devait vaincre aussi ce vain orgueil de race, de naissance, le plus fort de tous cependant !

Plusieurs fois déjà elle était passée devant la porte de Jean Raucourt. Et, chaque fois, elle vérifiait le numéro de l'immeuble sur la carte que l'ingénieur avait fait passer le matin à son père,—la seule chose qu'elle eût emportée de l'hôtel d'Auseraie.

Elle n'avait pas un bijou, pas même d'argent. Et, pour s'enfuir, elle avait choisi, parmi ses anciennes robes demeurées là, la plus simple, la plus unie, la plus usée, et un manteau de voyage presque fripé. Elle ne voulait rien avoir de cette famille qui ne voulait plus d'elle.

Elle était tellement déjà tout à son bien-aimé qu'elle éprouvait une joie intense rien que de voir son écriture indiquant, sur une carte, sa nouvelle adresse, une écriture haute, hardie, avec une barre énergique, ambitieuse sur le *t*, un de ces traits auxquels les graphologues distinguent les forts de ce monde.

Ce déménagement ne la surprenait pas.

Jean avait dû juger indispensable de se rapprocher de son usine et aussi de se créer une installation mieux appropiée à ses travaux, à ses recherches.

Et, personnellement, elle en était heureuse : on ne la reverait pas dans ce quartier de Montmartre où son visage était connu de tant de gens, où son histoire devait susciter tant de commentaires....

Soudain, un homme passa devant elle, la tête basse, la respiration précipitée, avec ce petit hoquet des gens qui ont pleuré, marcha à la maison, sonna et disparut derrière la porte.

C'était lui !

C'était Jean Raucourt, si absorbé par ses pensées qu'il l'avait presque heurtrée et ne l'avait pas vue.

Elle alla se placer sur le trottoir en face et, au bout d'un moment vit une fenêtre s'éclairer au cinquième étage ; puis cette fenêtre s'ouvrit, et Jean vint, une ou deux minutes s'accouder à son balcon.

Quand il fut rentré dans son logement, Jacqueline, comme saisie par des mains invisibles, se sentit emportée vers la maison. Toute volonté, tout libre arbitre étaient anéantis en elle. L'amour était son maître.

Elle sonna, pénétra sous la voûte. Et un vulgaire incident l'emplit de terreur.

La concierge était sur le seuil de sa loge.

Allait-elle lui demander quelque indication ?

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux ; et, sentant que sa voix s'étranglerait dans sa gorge, elle passa son chemin et arriva très vite au premier étage.

Mais ensuite, elle ne monta que lourdement, marche à marche. Chaque pas la menait à sa destinée ?..., Que serait cette destinée ? Les reproches presque justes de sa mère bourdonnaient à ses oreilles. Et puis, son orgueil avait un soubresaut, le dernier....

Combien de temps demeura-t-elle dans cet escalier ?.... Personne n'y passait, heureusement.

Et, tout à coup, elle se trouva au cinquième étage, et le nom de Jean Raucourt cloué sur une porte l'attira, comme un miroir attire l'alouette.

Elle frappa sans hésiter.

Et, presque aussitôt, Jean apparut, la plume à la main ; car il était justement en train de lui écrire.

—Vous !.... vous, mademoiselle !

—Moi !.... moi qui viens bardiment, et bien humblement aussi, me mettre sous votre sauvegarde !

Il se jeta à ses genoux, lui prit les mains, et les couvrant de baisers et de larmes, il balbutiait :

—Que vous êtes bonne !.... Que vous êtes bonne !

Elle se pencha, mit un très chaste baiser dans ses cheveux et dit, très simplement :

—J'espère, monsieur, que Mlle Jacqueline d'Auseraie n'aura jamais à se repentir de vous avoir confié son honneur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

L'APOGÉE DU COMTE VALADIN.

Il y avait bien trois heures que les invités de la comtesse Valadin, accablés de chaleur, privés d'air, entassés, serrés, presque ligotés, dans la luxueuse enfilade de ces salons de la rue de Monceau que connaissent tous les Parisiens qui ont la prétention d'être Tout-Paris, ne cessaient d'applaudir un des plus jolis concerts qui eussent été donnés de la saison. Et on aboutissait à la surprise, au clou, à l'exécution de presque tout un acte de *Tristan et Iseult* par le célèbre ténor qui se considère comme le dépositaire de la pensée de Wagner et par la chanteuse que ses épaules ont rendue aussi célèbre que sa voix. Et, sauf quelques jeunes filles qui avaient de frémissements aux jambes, personne ne se plaignait de la longueur du programme.

Sosthène Letourneux, neveu de la maîtresse de la maison et secrétaire très intime du comte, quitta, en ce moment, les coulisses, organisées par lui comme tout le reste ; et il ouvrait la porte d'une petite pièce ronde, très fraîche, demi-obscure, fermée jusqu'alors à la cohue des invités, lorsque la main, tout spécialement soignée, du prince de Zéran tomba sur son épaule.

—Où va-t-on par là ?

—Respirer un peu, mon prince, et fumer une cigarette. Si vous en avez assez du concert ?....

—Ma foi oui, quoiqu'il ait été composé avec un goût infini.

Sosthène s'inclina, rieur, puis dit :

—Mais, Wagner et vous...... hein ?

Le prince faillit écraser son monocle entre sa pommette et son arcade sourcilière, tellement sa grimace fut violente. Et il avoua ;

—Mon cher, quand il est de bon ton de l'entendre, à l'Opéra, dans un bon fauteuil ou au fond d'une belle loge, les yeux posés sur d'opulents décolletages, je l'avale aussi courageusement que les autres.... malgré la manie qu'a eue cet animal-là de supprimer les ballets de toutes ses œuvres ; mais ici, entre deux portes, où ne règne pas le moindre courant d'air, par au moins quarante-huit degrés centigrade !.... J'accepterai donc avec joie votre cigarette et une coupe de champagne.

Ils étaient entrés dans la pièce à peine éclairée. Sosthène n'eut qu'à tourner le commutateur électrique pour qu'une lumière éblouissante tombât sur eux.

—Pas trop, pas trop ! fit le prince. Je commence à regretter le temps des bougies.

Sosthène ferma le commutateur et ils se retrouvèrent dans le clair-obscur que répandaient deux lampes, l'une à abat jour vert, l'autre à abat-jour mauve.

—C'est bien le fumoir, n'est-ce pas ?...,

—Oui, mon prince ; mais ce soir on a installé la tabagie dans un salon éloigné. Ceci est le petit coin réservé à la famille.... aux intimes.

—Vous êtes bien aimable de me compter parmi eux.

—C'est moi qui dois vous remercier, prince, de m'avoir si souvent aidé de vos conseils dans ce Faubourg où mon honorable mais très modeste naissance ne me donnait aucun droit de pénétrer.

—Farceur ! prononça tout doucement le prince en haussant les épaules. Est-ce que ça existe encore, la naissance ?

Il alla se pencher un instant à la fenêtre d'où son regard pouvait enfiler la rue de Monceau dans les deux sens.

—Il faudrait, dit-il, un membre du Bureau de statistique pour compter les équipages.

Puis, s'enfonçant dans un de ces bons fauteuils bas où l'on dormirait presque, il déclara avec une solennité comique :

—Tout Paris est ce soir chez le comte Valadin.... Le comte Valadin !.... Le comte Va....

Un domestique, sonné par Sosthène, apportait du champagne.

Le prince se tut, puis but deux coupes ; car, affirma-t-il, cela lui avait séché le gosier d'entendre tant chanter.

Et, dès qu'ils furent seuls de nouveau, il reprit sa moquerie :

—Il n'y a qu'une chose qui me gênerait, mon cher, si j'étais votre oncle, c'est ce diable de nom de Valadin, qui n'a rien d'aristocratique. Notre Saint-Père le Pape devrait bien, lorsqu'il accorde un titre, modifier un peu les noms ; et c'était si facile, ici ! Rien qu'une lettre ! Un P au lieu d'un V ! Le comte Paladin ! Cela vous a des airs de croisade ! Le comte Paladin...... Palatin ! Cela fait presque penser aux princes palatins de Bavière.... Et je parie qu'avec un peu de bonne volonté, un faiseur de généalogies trouverait quelque corrélation entre votre oncle et l'ancienne famille des....

Il s'arrêta ; puis :

—Peu importe la famille ! on en dénicherait bien une !

Sosthène, qui partageait toute la bonne humeur du prince et ne se gênait pas pour railler en secret le titre papal de son oncle, dit :

—Et l'état civil français, qu'en faites vous dans tout cela ?

—L'état civil !.... Est-ce que votre oncle trois cent fois millionnaire, puissant industriel, ancien conservateur rallié au gouvernement de la République, n'obtiendrait pas toutes les rectifications d'état civil qu'il pourrait désirer ?.... Mais ces sons de plaisanter, mon petit.—Positivement, votre concert était exquis : et vous devez savoir ce qu'il vous a coûté....

—Ce qu'il a coûté à mon oncle ?.... Pas mal, en effet ; mais comptez-vous pour rien, ce plaisir de réunir, chez soi, d'illustres membres du faubourg Saint Germain comme les d'Auseraie, et des ministres de la République ? Ça vaut bien un léger chèque....

—Qu'on regagnera demain, à la Bourse, en vendant ses actions de mines d'or, hein ?

Le prince avait prononcé ces mots avec une légère anxiété. Il se renseignait.

—Non, dit Sosthène, qui avait compris tout de suite ; ne vendez pas encore. Ça ira à trois cents francs.

C'était ainsi qu'il récompensait les services assez réels que lui avait rendus le prince de Zéran depuis quelques années. Et Zéran avait la politesse de lui en être reconnaissant.

A continuer.